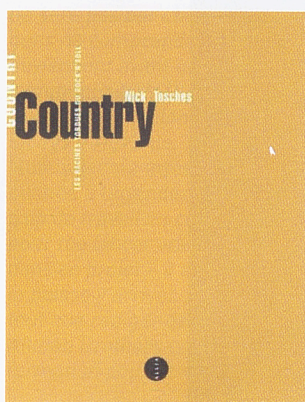


Nick Tosches

En 1977, le jeune rock critic américain publie son premier livre, *Country*. Une épopée érudite à travers les racines de la musique populaire américaine et une déclaration d'amour folle à un genre un peu fou.

Par Stéphane Deschamps



Sur la quatrième de couverture de l'édition française de *Country*, l'auteur termine la présentation de son livre par cette phrase : "La vallée de l'ombre du décolleté de Dolly Parton est complètement passée à l'as." Quand il écrit son livre au milieu des années 1970, plutôt que de caresser du creux de la main les derniers rebondissements les plus spectaculaires et superficiels de la country music, Nick Tosches décide de s'intéresser à ses fondements. Mais reprenons depuis le début. En 1949, la star de la country Hank Williams décroche son premier numéro 1 dans les charts (*Lovesick Blues*, le 7 mai), la firme RCA invente le disque 45 tours (en mars), et Nick Tosches naît. Quand il entreprend l'écriture de *Country*, Nick Tosches a donc 27 ans et, si l'industrie du disque se porte bien, la country music va mal. Si l'on en croit l'auteur lui-même, elle se pavane dans les saloons chic et toc de Manhattan, elle est livrée à de faux cowboys burinés aux UV. Elle s'est coupée de ses racines, morte en tant que folk music.

S'il avait été musicien plutôt que rock critic pour le compte de quelques prestigieuses revues américaines, Nick Tosches aurait sans doute fait comme certains jeunes punks de l'époque : il aurait empoigné une guitare électrique et serait retourné aux origines du rock'n'roll, brillant des slogans contre l'époque sur deux, trois accords séminaux piqués à Chuck Berry ou Eddie Cochran. Sauf que Nick Tosches a empoigné son cahier bleu, son stylo et qu'il a complètement oublié de s'arrêter en 1955 – puisqu'il est remonté jusqu'au IV^e siècle avant J.-C. (pas Johnny Cash ni June Carter, mais Jésus-Christ). Dans *Country*, de quoi s'agit-il ? D'explorer, de recenser, voire de fantasmer, les formes primitives de plouc music américaine blanche ou noire, des origines jusqu'à Jerry Lee Lewis. Le slogan de Nick Tosches aurait pu être "No future (mais un passé)" ou "Sex & drugs & roots of rock'n'roll."

Un pacte faustien

Hallucinante plongée dans les entrailles de la musique populaire américaine, *Country* commence par une thèse principale, tout entière métaphorisée dans les fulgurantes deux premières pages du livre : entre l'arrivée de Thela, le premier violon à poser le manche sur le sol américain en 1607, et la scène où, trois siècles et demi plus tard, un musicien tend une pièce de monnaie au président de la plus grande maison de disques d'Amérique afin de lester le bras d'une platine vinyles où tourne un disque qui sera sans doute un énorme succès. Ce qu'il faut comprendre : l'argent fait tourner les disques, le monde, les têtes. Mais il n'en a pas toujours été (seulement) ainsi, va ensuite nous expliquer Nick Tosches, revenant sans cesse sur ce pacte de Faust au moment de la signature. Entièrement vraie et totalement fantasmée, l'histoire contée dans *Country* est celle du début de la fin ;

du moment où une expression folklorique se lie pour toujours au capitalisme et au spectacle de masse, mais qu'elle ne le sait pas encore ; des musiques vernaculaires américaines qui se fondent dans la culture rock à la charnière du siècle ; de la corruption de la musique par l'industrie du spectacle, de l'Ancien Monde qui bascule dans le Nouveau. Nick Tosches rapporte l'article d'un journaliste du *Billboard*, daté du 4 mars 1939 : "Dans les nightclubs, les spectacles de hillbilly fabriqués de toutes pièces sont plus séduisants que les vrais." Tout est dit. Ça cause des questions soulevées par la world music, de la parodie, de la culture de masse. Sur le fond, Nick Tosches a eu raison avant tout le monde. C'est-à-dire avant les rééditions en CD des incunables des années 1920 et 1930, quand les amateurs de country-blues, souvent des jeunes Blancs du Nord ou de la côte Ouest, partaient en virée chez les grands-mères noires du Sud rural pour leur acheter leurs antiques piles de 78 tours (et 2 dollars de plus pour ce vieux banjo). Tout cela (la pénétration de l'artistique par le commercial, pour faire court) interpelle Nick Tosches, qui a entrevu le monde d'avant. Mais ça le fait beaucoup moins fantasmer que l'épopée de la country music primitive, cette incroyable galerie de tarés, musiciens illettrés, politiciens chanteurs de gospel, inventeurs de guitares en métal, managers esclavagistes, chanteuses transsexuelles, pouilleux magnifiques. Tous plus ou moins alcooliques, caractériels, philosophes, dépravés sexuels, drogués, talentueux, ambitieux et armés. En somme, rock'n'roll.

Un livre fou

Le *Country* de Nick Tosches est un livre pas bien propre sur lui, pas bien normal, un livre qui rend nerveux et nécessite parfois l'emploi d'une boussole, parce qu'il n'y a ni alphabet ni chronologie. Un



A New York en 2000.

livre dans lequel on trouve des choses comme *"Et vous qui pensiez qu'ils ne faisaient que baiser avec des poulets et prier"* ou *"Ce tas d'ordures que nous appelons culture"*, ou encore *"Le 3 avril 1961 au soir, Spade arriva chez lui, à Willow Springs, environ 130 kilomètres au nord de Los Angeles. Il avait bu et pris des cachets. Une dispute éclata. Spade se mit à cogner Ella Mae. Il obligea sa fille à s'asseoir. 'Tu vas me regarder la tuer', dit-il"*.

Dans ses reparties à mourir de rire, ses mises en scène de roman noir, ses digressions aussi tordues que les racines du rock'n'roll, sa naïveté à l'emporte-pièce, *Country* est un livre magnifiquement inspiré par le génie white trash. Mais aussi un livre d'érudit, dans lequel on trouve en moyenne cinquante noms propres à la page, des chapitres entiers noircis de références, de citations, d'extraits de coupures de presse, de dates de naissance ou

d'enregistrement, d'inventaires thématiques aussi vertigineux qu'inutiles, d'une précision pathologique : l'inventaire des labels indépendants créés avant l'explosion du rock'n'roll, celui des chansons inspirées par le mythe d'Orphée et Eurydice, celui des radios locales, celui des enregistrements de ménestrels, celui des chanteurs de yodel, celui des joueurs de guitare hawaïenne, celui des chansons sexuellement connotées, celui des

Dans 'Country', de quoi s'agit-il ? D'explorer, de recenser, voire de fantasmer, les formes primitives de plouc music américaine blanche ou noire, des origines jusqu'à Jerry Lee Lewis.

||||| interactions entre traditions blanche et noire... A côté de *Country*, le *Haute fidélité* de Nick Hornby fait figure de recueil de haïkus jansénistes. Nick Tosches affirme que ce livre "n'aurait jamais été entrepris par une personne sachant déjà écrire bien". Ça tombe bien, les musiciens dont il parle étaient pour la plupart illettrés. La country, le blues et le rock'n'roll n'auraient sans doute jamais été entrepris par des musiciens professionnels, notoires, conscients d'eux-mêmes et des perspectives historiques, des gens qui auraient lu des livres et des journaux, des gens éduqués. La country, qu'on a le droit de traduire en français par "campagne", est plus proche de l'agriculture que de la culture. Donc, Nick Tosches bat la campagne, visite la friche ; il n'aborde pas son sujet en hagiographe nostalgique ou en pieux collectionneur, mais comme un rat de catacombes qui arpente seul et sans plan, la peur et la faim au ventre. Dans la préface, Nick Tosches aborde le "chemin dont l'origine n'est même pas connue de ceux qui l'ont emprunté". Il croit au "pouvoir des origines". Il remonte le chemin, cherche la matrice, qui est aussi la porte de sortie, le salut, la vérité. Histoire de la musique américaine, *Country* est sans doute aussi celle de Nick Tosches, un jeune gars qui avait décidé d'avancer en marche arrière, contre le sens du courant, clamant qu'il valait toujours mieux être sincèrement puriste que mollement progressiste.

La passion incarnée

Premier livre écrit par Nick Tosches, *Country* n'est pas un ouvrage d'universitaire, pas le manuel de référence sur un genre musical, mais une façon de se libérer d'une obsession pathologique et de refiler le virus à tout le monde. Écrire sur le rock (ou ses racines), c'est toujours un peu comme transcrire cette musique sur une partition. Une mise à plat, une dissection, une digestion, une forme d'assassinat. Quand on commence à écouter de la musique, on pressent qu'il va falloir chercher à retrouver ou préserver la force et la pureté d'une émotion qui ne saurait passer que par ce vecteur-là.

On n'a pas envie de lire, pas envie de savoir que d'autres sont passés par là avant nous, pas envie de témoignages d'anciens combattants, de doctes théories édictées depuis de hautes chaires, de vulgarisation. Délire de possédé contagieux, *Country* se consomme comme le premier single de n'importe quel groupuscule qui en aurait fait une question de vie ou de mort, il relate ce moment précieux où, en écoutant certains disques, on a eu l'impression d'y voir plus clair, d'être plus vivant.

L'énorme erreur serait de prétendre que *Country*, le livre, est plus intéressant que country, la musique. Grave insulte à Nick Tosches, qui a écrit son livre avec les nerfs, comme on se gratte une vieille croûte jusqu'au sang, pour inspirer au lecteur/auditeur la puissance de ce que lui-même a ressenti en écoutant la musique américaine d'avant 1955. Car il faut le répéter : c'est dans ces racines du rock'n'roll, qui ont bien poussé entre 1925 et 1940, qu'on a entendu les trucs les plus terrifiants, les plus expérimentaux, les plus libres. De la musique inspirée au sens surnaturel du terme, singulière et marginale par essence, parce que ses interprètes étaient là avant la pose des barrières, avant l'uniformisation. La country ? Du rock'n'roll pas débourré.

Si *Country* est un grand livre, ce n'est pas seulement parce qu'il aborde un grand sujet. C'est aussi pour des raisons d'ambition littéraire, pour cette posture de l'auteur rendu fou par l'impossibilité de retenir le temps qui passe. Amoureux d'un genre musical globalement mort au moment où il écrit, Nick Tosches déterre le cadavre à mains nues et l'embrasse sur la bouche. Dans ses listings qui dévorent les pages, dans son humour séditieux, dans sa cuistrerie euphorique, la vie suinte et s'élève, la country survit. Nick Tosches et la country, c'est bien mieux que la country toute seule : c'est l'éruption impatiente de la passion à l'état brut, de l'amour impossible, du blues. ■

Country - Les Racines tordues du rock'n'roll [Allia], traduit de l'américain par Julia Dorner, 285 pages.

BIBLIO



Hellfire

Une immersion dans la vie du Killer Jerry Lee Lewis. L'écriture rythmée et poétique de Tosches retranscrit à merveille l'histoire de ce pionnier du rock'n'roll au jeu sauvage, bad boy amateur de très jeunes filles, d'alcool et de drogues. **H. S.**

Allia, traduit de l'américain par Jean-Marc Mandosio, 236 pages.



Blackface - Au confluent des voix mortes

Nick Tosches part sur les traces d'Emmett Miller, artiste de *minstrel shows*, spectacles itinérants dont les acteurs étaient des

Blancs grimés en Noirs, populaires au XIX^e siècle aux États-Unis. Et en profite pour traverser avec érudition plus de cent ans d'histoire de la musique américaine. **H. S.**

Allia, traduit de l'américain par Héloïse Esquié, 320 pages.



Héros oubliés du rock'n'roll - Les Années sauvages du rock avant Elvis

Big Joe Turner, Wanda Jackson, Screamin' Jay Hawkins, Louis Prima...

A travers ces héros obscurs et oubliés du rock'n'roll, Nick Tosches prouve, avec humour, que le genre est né bien avant qu'Elvis enregistre son premier titre. **H. S.**

10/18, traduit de l'américain par Jean-Marc Mandosio, 379 pages.



Réserve ta dernière danse pour Satan

Dans cet essai paru à l'origine dans le magazine *Vanity Fair* et ici rallongé, Tosches plonge dans l'industrie peu reluisante - corruption, contrefaçons,

rôle de la mafia... - du rock'n'roll des années 1950. Une histoire sulfureuse pour un livre endiablé. **H. S.**

Allia, traduit de l'américain par Hélène Frappat, 128 pages.



Dino - La Belle Vie dans la sale industrie du rêve

Une biographie du crooner Dean Martin, qui est aussi un réquisitoire contre l'Amérique de l'entertainment des

années 1950. Irrévérencieux et incisif. **H. S.**

Rivages/Ecrits Noirs, traduit de l'américain par Jean Esch, 640 pages.